VICARIAT DU KEEWATIN

« Ces prêtres sont toujours en prières ! »

M. Laflèche et le Père TACHÉ passèrent l'hiver de 1846-1847 au Fort de l'Ile-à-la-Crosse. M. Mackenzie, bourgeois du Fort, éprouvait une véritable jouissance à la conversation et au commerce d'hommes si distingués. Il aimait à les retenir longtemps après les repas. Monsieur Laflèche et le Père TACHÉ, en hôtes reconnaissants, se prêtaient volontiers à ses désirs. Mais le bourgeois ne se contentait pas de ces entretiens du midi et du soir. Il montait souvent dans leurs chambres pour occuper auprès d'eux ses loisirs. Les deux missionnaires ne refusaient pas ordinairement de payer la courtoisie de leur hôte par leur propre civilité. Quelquefois cependant, les visites se multipliaient un peu trop, au point de prendre aux prêtres un temps précieux. Ceux-ci recouraient alors à une ruse fort innocente pour le congédier sans le chagrin d'un refus. Quand le bruit des béquilles (le bourgeois boitait), leur annonçait la lente ascension du bon vieillard, les deux amis se mettaient à genoux. Le visiteur, arrivant à la porte ouverte, les voyait en prière. Quoiqu'il ne priât guère lui-même, il avait le plus grand respect pour cet exercice ; il rebroussait alors chemin en assourdissant sa marche, ne manquant pas cependant de dire au premier venu : « Ces prêtres sont toujours à prier ; les sauvages ont bien raison de les nommer les hommes de la prière. »

« Ces prêtres savent tout ! »

M. Mackenzie n'était pas instruit ; il avait néanmoins assez d'intelligence pour apprécier les connaissances variées de ses deux hôtes. Il les questionnait sur toutes

choses et quelques autres encore, surpris et reconnaissant des réponses qu'il obtenait.

Un jour, M. Laflèche se servit d'un graphomètre pour mesurer la hauteur d'un arbre. Le bourgeois ne comprenait pas qu'on mesurât un objet sans l'approcher. Quand les missionnaires se furent retirés, il appela un de ses commis, lui donna une corde, et le fit monter sur l'arbre pour en mesurer la hauteur ; la mesure se rencontra avec celle de M. Laflèche à un pouce près. « Ces prêtres catholiques savent tout », conclut-il tranquillement.

« Qu'allons-nous faire, Catherine ? »

Une autre chose intriguait encore le bon bourgeois. Cela ne l'étonnait plus de trouver les missionnaires si aimables, si vertueux, mais avoir leurs grâces et leurs talents ; être aussi fort distingués de leur personne et s'attarder en de tels lieux ; rechercher si activement la société des sauvages épais et rebutants, grotesques, grossiers et débauchés, parfois si cruels ; se complaire à les débrouiller, à les instruire, à leur insinuer qu'après tout et malgré tout, dans leur dénuement complet, en Dieu et pour Dieu, ces pouilleux valaient autant qu'eux-mêmes et qu'ils n'avaient qu'à se laisser faire..., alors que dans le monde ils auraient pu aspirer à des faveurs et jouer un autre rôle. Ah ! ça, M. Mackenzie ne le comprenait pas. Ces goûts, disait-il, cet esprit de sacrifice, disons-nous, déroutaient l'entendement du bourgeois, avant tout positif en affaires.

Bientôt, il ne se contenta pas d'éprouver de l'étonnement ; il sentit le besoin de le dire un jour en toute franchise.

« Vous devez être payés bien cher, leur dit-il, pour venir passer les plus belles années de votre existence dans une mission aussi pénible, aussi ennuyeuse ? »

M. Laflèche l'édifia en disant :

« Vous allez être bien surpris ; vous aurez de la peine à me croire quand je vous dirai que pour tout salaire

j'ai cinquante piastres par an et que le P. TACHÉ n'a rien du tout. »

M. Mackenzie resta un instant pensif, puis il déclara :

— Eh bien, alors je préfère le sort du P. TACHÉ, car cinquante piastres, c'est ridicule pour le salaire d'une année dans ces Missions ; au moins le P. TACHÉ a tout le mérite.

Et, complètement démonté, M. Mackenzie entretint sa femme et lui confia ses appréhensions :

— Catherine, qu'allons-nous donc devenir, nous qui ne faisons rien pour notre salut, si ces hommes-là, comme ils nous le disent, ne sont pas rassurés pour eux-mêmes ?

Une tempête.

Le R. P. FARAUD, nouvel arrivé, était installé, et ses compagnons l'entraînaient dans l'apostolat à l'Ile-à-la-Crosse, en 1848. Un jour, par aventure, il n'y eut rien à faire à la Mission. M. Laflèche conduisit le Père FARAUD en promenade sur une petite île voisine de la desserte. Leur canot était fort léger, mais suffisant pour une courte et paisible excursion. Le temps, d'ailleurs, était magnifique.

A destination, le vent s'élève pourtant, s'irrite, se déchaîne, et voilà nos touristes fort embarrassés. La tempête, loin de s'apaiser, augmente de fureur, et le P. FARAUD, en philosophe, d'une sagesse pratique, se dispose à passer la nuit sur place, inévitablement à la belle étoile ; la bonne affaire !

Mais soudain M. Laflèche s'écrie :

— Non, non ! il faut partir tout de suite, malgré le vent et les flots !

Mais, objecte le P. FARAUD, c'est pure témérité ! La barque ne vaut guère en ces conditions, vous ne savez point nager ; nous périrons infailliblement !

— Non pas ! répliqua M. Laflèche. Des missionnaires en exercice ne périssent pas. Tenez bien la rame pour gouverner, je ramerai pour sortir d'embarras.

Il pensait au P. Taché, à ses inquiétudes et ne doutait pas que le Maître veillait sur le vent.

Ils partent en pleine bourrasque. Ils n'ont pas encore franchi six arpents que la tempête redouble de furie et qu'effectivement ils risquent de périr effroyablement, ballottés dans leur écorce de bouleau. M. Laflèche reste calme. « Non, répète-t-il, Dieu ne perd pas les siens ! Gouverne bien, il ne manquera rien pour résister à la fureur des flots ! »

Et il rama de toute la force de son corps, espérant en Dieu de toute la confiance de son âme. Ils roulent de vagues en vagues, bondissent, s'écroulent, flottent, et malgré tout avancent, mais lentement. Au bout d'une heure d'efforts, ils approchent de terre, devant le Père Taché, pâle et tremblant. Depuis longtemps, dans un fourré, il attendait ce retour, plongé dans une cruelle anxiété.

C'est cette inquiétude de son compagnon, que Monsieur Laflèche avait ressentie, qu'il ne voulait pas laisser durer, qui l'avait décidé et fait dire : « Partons, à la grâce de Dieu ! » Ils abordent. Le P. Taché, qui les croyait perdus, se jeta dans leurs bras. Admirez cette scène dans sa simplicité : considérez les personnages et le rôle qui les attend. Et, si vous croyez en la Providence, bénissez Dieu !

Maître de chapelle et cuisinier à la fois.

M. Laflèche était affligé de rhumatismes et était obligé de demeurer au foyer pendant toute la saison froide. Le R. P. Taché chantait la messe tous les dimanches afin d'épargner à son compagnon la fatigue du jeûne. M. Laflèche occupait alors le lutrin. Voici, à cette occasion, une anecdote que celui-ci aimait à raconter plus tard : « Pendant que la messe se chantait, la cuisine se faisait dans le même appartement, c'est-à-dire qu'une chaudière contenant les poissons était suspendue dans la cheminée, car il n'y avait pas de poêle, alors. Après la postcommunion, le célébrant se tourne pour chanter

Dominus vobiscum, et voit son chantre en surplis, tenant dans sa main, à l'aide d'un linge quelconque, la chaudière, agiter le contenu pour l'empêcher de brûler, tout en répondant à l'officiant.

Les assistants ne voyaient là-dedans rien de risible, ni de surprenant dans la manœuvre. M. Laflèche cumulait simplement, presque sans s'en douter, les fonctions assez disparates de chantre et de cuisinier. Le P. TACHÉ cependant avait peine à garder son sérieux. »

(*Patriote de l'Ouest*, le 13 septembre 1933.)



Superstitions crises

Le fait que je vais raconter s'est passé ici, au Lac Pélican, du temps du défunt Père BONNALD, et même dans les premières années de son séjour parmi les Cris, car on dit qu'il ne parlait pas encore couramment la langue crise en ce temps-là.

Dans une baie peu éloignée de la Mission, là où se trouve actuellement le magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les Cris s'étaient rassemblés pour faire de la sorcellerie. Le sorcier se nommait Siwap ; c'était un païen. La réunion avait pour but de guérir un malade par l'invocation du démon ; mais cela demandait toute une démonstration extraordinaire : le démon devait faire voir qu'il se présentait aux incantations du sorcier. Dans le sable, sur le bord du lac, le sorcier avait dressé une loge, dont les perches étaient fixées solidement, plantées bien creux dans la terre et liées ensemble, et, par-dessus, la toile de la loge. Quand tous les préparatifs furent finis, le sorcier s'enferma dans l'intérieur de la loge (Tepso-mikiwap, en langue crise). Il commença ses incantations aux sons du tambour. Bientôt le démon fait sentir sa présence, car toute la loge se met à remuer, les perches tournent comme si c'étaient des plumes mues